

JEAN PAULHAN, MAX JACOB, GASTON GALLIMARD : DU LECTEUR À L'ÉDITEUR. UNE CÉDULE

Bernard BAILLAUD*

Il faudrait tenir une montre en or, et ne pas être tout à fait un Béotien, pour reconstituer les divers ensembles de lettres, amicales, personnelles, éditoriales, financières et techniques qui nous occupent. Une montre en or, parce que seule une matière précieuse pourrait mesurer avec la précision souhaitable les amputations, les lacunes, les contradictions et les incertitudes qui ont été semées sur notre chemin. La plupart des lettres de Jean Paulhan à Max Jacob ont été détruites par la volonté expresse de leur destinataire et les premières lettres de Max Jacob conservées au fonds Paulhan à l'Institut Mémoires de l'Édition contemporaine (IMEC) sont adressées, pour au moins quatre d'entre elles, plutôt qu'à Jean Paulhan, à son ami Albert Uriet : la lettre du 25 avril 1916 tente une symbiose, en s'adressant aux deux amis à la fois : « Mon cher Paulhan, mon cher Uriet », écrit Jacob, avant de les gratifier chacun – les chanceux – d'un exemplaire de *La Côte*. Les lettres de Jacob sont toutes manuscrites et contrastent physiquement, dans une expression graphique où la sainteté se mêle à la sensualité¹, avec

* Bernard Baillaud est agrégé des Lettres, docteur de l'Université de Paris IV- Sorbonne, président de la Société des lecteurs de Jean Paulhan et éditeur de ses œuvres complètes chez Gallimard (trois volumes parus). Membre du Conseil scientifique de l'IMEC, il a reçu en 2009 le prix du Centre Jean Schlumberger (Fondation des Treilles).

celles de Gaston Gallimard, qui dispose, lui, de machines à écrire et, je suppose, de belles sténodactylographes. Paulhan excipe de son surmenage pour s'excuser d'écrire à la machine². Grâce soient donc rendues à ceux qui conservent les lettres qu'ils reçoivent et qui font faire des doubles de celles qu'ils envoient. Pour faire bref, Max Jacob, qui a côtoyé André Gide bien avant la reprise de la *N.R.F.*, est entré en contact avec Paulhan par le truchement d'Albert Uriet (à moins que ce ne soit Paulhan qui soit alors entré en contact avec Jacob), et a su dès 1920 charmer Gaston Gallimard, malgré Jacques Rivière et Paul Claudel, et avec l'aide – mais peut-être pas tout à fait entière – de Jean Paulhan. Il faudrait aussi une montre à complication, pour décrire la distribution *théorique* des œuvres de Max Jacob : les éditions de nouvelles et de romans avec Gaston Gallimard, celles des poèmes dans la revue avec Paulhan – lequel conclut à une éminente dignité posthume, dans l'œuvre de l'écrivain, non pas du tout des poèmes, des proses ou des chroniques, mais du massif épistolaire. Cette quadripartition de l'œuvre, pour simpliste qu'elle soit elle-même, laisse flotter dans une heureuse indétermination la forte présence de Max Jacob. La tragédie de 1944 modifie les perspectives et donne à la question posthume une gravité qu'elle n'aurait pas eue sans elle. Curieusement, Jean Paulhan paraît longtemps absent du dossier éditorial de l'épistolier, lequel n'oublie pas de mentionner abondamment Gaston dans ses lettres à Jean. Max Jacob donne un premier indice en 1924, en apposant un envoi sur l'exemplaire XXVII de *Visions infernales* : « À Paulhan/ pour mériter une lettre/ de lui/ Son ami fidèle/ Max Jacob. » Ne serait-ce qu'un jeu précieux ? Les poèmes ne seraient là que pour faire advenir les lettres ; la métaphore ne serait justifiée que dans sa faculté de provoquer une relation et si possible une présence. Il faudrait pouvoir imaginer aussi que ce fut une histoire joyeuse, prolongée, à partir de 1951, par le prix Max Jacob, que finançait Florence Gould, et en 1957 par l'inauguration de la rue et de la salle dédiée à l'auteur au musée des Beaux-Arts de Quimper³. Joyeuse, pour le meilleur et pour le pire.

Nous en sommes d'autant plus libre que Paulhan n'a que peu développé son point de vue sur Jacob, jusqu'à la cédula destinée en 1961 au musée de Quimper : « Le temps a passé. Nous ne nous demandons plus guère quel était le caractère de Max. Mais il me semble que nous voyons le monde, ou peu s'en faut, comme il le voyait. Il avait donc raison⁴. » Les noms qui ont le plus profondément sollicité Paulhan n'ont pas nécessairement été les objets d'un texte à part entière (Jules de Gaultier, René Daumal, Pierre Reverdy) et l'inscription interne de l'œuvre de Jacob dans l'œuvre de Paulhan peut plaider en faveur d'une véritable lecture, par Paulhan, de Jacob ; nous pourrions donc aller jusqu'à parier sur une triple présence de l'auteur dans l'œuvre épistolaire, éditoriale et critique de Jean Paulhan. Du

côté de Jacob, on retiendra l'efficacité du « Jésus Marie Joseph ?!!! » proféré en 1931 à l'annonce d'un éventuel départ de Paulhan de la revue ; dix ans plus tard, Max joue sur l'adjectif *méconnu* : « Tu es un grand méconnu ! pas si méconnu⁵ ! » adressé après lecture, à l'auteur des *Fleurs de Tarbes*. Sur un mode plus développé, et d'une autre eau, on retiendra ce qui suit : « Après la rencontre de certains êtres s'étend entre eux un invisible et indestructible continent. De quelque hauteur qu'y soient les montagnes, de quelque lignage qu'y soient les poussées, le continent est là avec ses minerais, ses gisements inconnus. Le nôtre est riche en amitié et bien davantage⁶. » C'est sans doute sur cet *au-delà de l'amitié* que Jacob et Paulhan se rencontrent le plus profondément. Et Paulhan sait partager Jacob avec d'autres, par exemple, en avril 1926, avec Pascal Pia et Franz Hellens, qui lui écrit en retour : « Max Jacob, je le trouve délicieux dans sa sincérité double. Il ne peut se tromper ni se compromettre ; mais sans doute il n'y pense pas. Ses yeux bleus sont fort beaux, et ses vers sont jeunes⁷. » Il reste que les mots sont poétiquement mobilisés dans la pluralité de leurs valeurs, si bien que sous la lumière de l'ironie les mêmes phrases peuvent être lues comme des éloges ou comme des assassinats. Nous n'en voulons pour preuve que l'ambiguïté souveraine du jugement de Jacob sur *Aimée* de Rivière : « J'ai lu le livre de Jacques Rivière, chef-d'œuvre imité de tous les chefs-d'œuvre⁸. » Car qui pourrait dire assurément s'il s'agit là du plus bel éloge, à l'intérieur d'une esthétique de l'imitation et de l'érudition – ce qu'il est, sans nul doute –, ou d'un assassinat désespérément réussi, et digne des beaux-arts ?

Or c'est précisément dans la relation manquée de Jacques Rivière et de Max Jacob que celle de Paulhan et de Jacob puise sinon sa source, du moins sa ressource. À s'en tenir aux lettres, tout commence par un léger décalage, géométrique et temporel. Jacob connaît déjà Paulhan quand en septembre 1915 Albert Uriet demande à son camarade soldat son adresse – il sait donc que Jacob est sur le carnet d'adresses de Paulhan⁹. Dans sa réponse datée du 2 octobre, Jacob écrit à Albert Uriet : « J'ai de l'amitié pour monsieur Paulhan – qu'il le sache s'il l'ignore¹⁰. » Il est probable en effet que Jean Paulhan a visité le poète rue Gabrielle – comme il a gravité un temps autour de Guillaume Apollinaire, avant de s'éloigner. C'était au temps des *Soirées de Paris*, où Paulhan publiait à destination des poètes quelques-unes des poésies populaires malgaches que Paul Geuthner avait d'abord éditées pour les savants¹¹. Disons que la relation de Jacob et de Paulhan est difficile à saisir dans la nudité d'une relation amicale, et qu'elle est souvent enrichie, et parfois chargée, des noms propres qui lui donnent non ses couleurs, mais ses nuances et son ombre. Uriet en est le premier exemple. Paulhan devient bientôt la cheville ouvrière d'une revue mensuelle ; Jacob est au centre de son propre rayonnement. Les raisons de leurs réseaux respectifs ne

sont donc pas les mêmes ; mais c'est entre Paulhan et Jacob la même intrication de l'amitié et de la poésie – au risque de laisser disparaître les traces pourtant profondes de l'œuvre de l'un et de l'autre.

Il est certain que Rivière n'a pas un goût très prononcé pour les contes de Jacob. C'est en tout cas ce qu'il écrit à Paulhan en juillet 1920, à propos de *La Petite Garde-Barrière* : « Je demande aussi à Gallimard des nouvelles de Max Jacob. Le conte qu'il m'avait donné à lire était bien long et bien ennuyeux¹². » Rivière ne publie le poète qu'à deux reprises dans la revue, mais « Bonnes intentions¹³ » n'est pas le moins audacieux et les « Lettres avec commentaires¹⁴ » occupent en avril 1921 la tête de sommaire. C'est alors la revue qui capte le prestige du nom de Jacob, qui n'est nullement un jeune poète. Les deux publications en revue suivent le premier contact de l'éditeur et de son auteur. Car s'il est vrai que l'écrivain n'a pas eu besoin de Paulhan pour entrer dans la maison, ce n'est, du côté de la revue, qu'après l'entrée de Paulhan au secrétariat de Rivière que Gaston Gallimard écrit en effet au poète, le « 29. 4.1920/ Depuis longtemps je voulais vous écrire ; je ne l'avais pas fait sachant qu'André Gide vous voyait et pensant qu'il avait dû vous dire combien nous aimions vos livres. A-t-il ajouté que je désirais vivement en éditer au moins un ? Voulez-vous me fixer un rendez-vous afin que nous puissions l'un et l'autre parler de nos projets¹⁵ ? » Soit grève des chemins de fer, soit « négligence d'autres intermédiaires », Jacob semble n'avoir reçu cette lettre que le 8 mai 1920, date à laquelle il répond : « André Gide m'avait, comme vous en présumez, Monsieur, fait l'honneur de causer avec moi des projets de *La Nouvelle Revue Française* à mon endroit et j'avais été très sensible aux marques de votre estime. Il goûte particulièrement de moi une nouvelle parue dans *L'Élan* il y a quelques années et je songeais à vous donner pour un recueil plusieurs morceaux dans le même esprit que celui-là. Si un livre d'une seule venue devait vous paraître plus intéressant, je pourrai vous entretenir à mon retour de celui que je travaille en ce moment¹⁶. » On sait que *L'Élan* a été fondé en avril 1915 par Amédée Ozenfant, avec Max Jacob et Apollinaire, pour établir une liaison avec les artistes et le front. Le contact entre Paulhan et Ozenfant résulte précisément de cet effort. Résumons : Max Jacob devant Gaston Gallimard fait état du goût de Gide pour une revue dont Paulhan connaît bien le directeur, Amédée Ozenfant, un des premiers lecteurs du manuscrit du *Guerrier appliqué* et par ailleurs instigateur de la première rencontre de Paulhan avec Éluard, vraisemblablement le vendredi 9 mai 1918, au bureau des Commentaires¹⁸. C'était au temps, dira Ozenfant, où le purisme cherchait à sortir de « *l'anarchie de l'avant-guerre*¹⁹. »

Au risque de céder à la topique des commencements, d'ailleurs généralement aussi précaires et insituables que la littérature elle-même, disons que ce premier échange pose assez bien les questions qui vont animer l'édition des œuvres de Max Jacob, le rapport de la nouvelle au poème, celui du morceau à l'œuvre « d'une seule venue », et la situation de l'écrivain dans la géométrie de la maison. Connu de Gide, détesté par Claudel, mais apprécié de Gaston, qui a éprouvé « dès le premier jour une grande sympathie » pour lui, Jacob devra surmonter Rivière pour envisager de rejoindre une *compagnie* dans laquelle on ne saurait entrer sans tenir sur elle un petit discours initiatique. « Je ne saurai vous dire assez bien, Monsieur, combien je me sens honoré de voir mes efforts remarqués par vous. Les esprits qui composent la compagnie de *La Nouvelle Revue Française* et celui qui les dirigent [*sic*] avec goût et fermeté en font la plus distinguée de notre temps. » Savoureuse cacographie, dans laquelle Gaston Gallimard est, idéalement, le sujet d'un verbe au pluriel... Les 22 mai et 10 juin 1920 s'esquissent les modalités d'un rendez-vous entre l'écrivain et son éditeur. Rien ne permet de dire que ce ne fut pas le mardi 15 juin 1920, vers trois heures et demie. En échange, l'éditeur fait appel à la patience de Jacob, dont les livres ne sauraient se lire qu'avec lenteur. Fidèle à la coutume républicaine de la recommandation, Jacob agit par la suite comme une « agence de placement », en faveur de Pierre Reverdy et du jeune Gabory, secondairement de Benjamin Péret, tous trois dignes d'être employés par la maison. Gaston Gallimard passe par Jacob pour contacter Georges Limbour ; il s'entremet en faveur de Michel Manoll auprès de Paulhan et lui recommande « très chaleureusement le poète Edmond Jabès²⁰ ». Prévenant comme pas un, Jacob assortit sa requête au patron d'une robuste affirmation : « Les poètes d'aujourd'hui sont capables de bien des emplois où leurs ancêtres n'auraient apporté que la paresse et le rêve²¹. » C'est confirmer la rupture avec le romantisme et le symbolisme, au risque de plonger tous les poètes modernes dans la vie de bureau, au nom de la modernité et d'un réinvestissement dans la vie quotidienne. Paulhan à cette époque apprend vite son métier de secrétaire de Jacques Rivière et n'apparaît pas encore dans les tablettes de cette petite histoire — quoiqu'il y soit apparu dès 1915. L'idée que les littérateurs peuvent être utiles lui est chère, à tous risques, depuis sa collaboration avec René Martin-Guelliott, directeur de la revue *Le Spectateur*. Ce sera aussi le projet des *Faits divers*²². Mais Paulhan est déjà passé à un autre stade de sa relation à Max Jacob : écrire sur sa relation au langage. Il n'est pas invraisemblable qu'un des hétéronymes de *Jacob Cow le pirate* soit l'émanation de Max Jacob – un des hétéronymes ou... Jacob Cow lui-même, si la cryptographie n'en était trop grossière. Ce qui est certain, c'est que Jacob, avec Reverdy et Aragon, fournit la matière de la réflexion de Paulhan sur les lieux communs : un *Essai sur les mots* qui deviendra *Jacob Cow*

le pirate. En décembre 1919, deux lettres de Rivière à Paulhan font clairement état de cette présence de Jacob et de Reverdy dans les travaux de Paulhan sur le langage poétique²³. Sur le fond, Paulhan s'est lancé dans une « nomenclature des illusions » du langage que l'on prend souvent (Antoine Compagnon, Marc Fumaroli), à tort, pour une tentative de réintroduction de la rhétorique auprès des avant-gardes qui en auraient oublié les vertus. Or rien n'est plus éloigné de Paulhan que cette forme de l'esprit de parti, qui consisterait à *choisir* les couleurs de la Rhétorique contre la Terreur. Paulhan dresse le panorama des illusions dans lesquelles nécessairement le langage nous plonge, au risque d'alimenter sa propre angoisse en fermant le labyrinthe qu'il a lui-même construit. Paulhan n'oublie pas l'*Art poétique* de Max Jacob dans *Les Fleurs de Tarbes* : « On y juge moins l'œuvre que l'écrivain, moins l'écrivain que l'homme. D'où vient, entre autres effets, la valeur que prend la maladresse ou le défaut. "L'œuvre, dira-t-on, est si bien écrit, si bien écrit qu'il n'en reste rien"²⁴. » Mais l'on parle, à l'inverse, de défauts émouvants, savoureux, admirables : c'est que l'auteur s'y trahit, et laisse percer l'homme²⁵. » Jacob lui renvoie le nom de Brunetto Latini, et note la présence de ce Raymond Lulle qui lui est cher. Ce que font les lettres, si elles font quelque chose, c'est de conserver la trace d'une culture partagée. À ce jeu, les indices mineurs ne sont pas les moins éloquents. Un de ces indices, d'une complicité possible, entre Jean Paulhan et Max Jacob, se laisse lire dans leur commun refus d'aller aux décades de Pontigny²⁶, dévolu aux professeurs et aux gens importants, ceux-là mêmes devant lesquels il ne serait pas sérieux de garder l'air sérieux. *Le nous n'irons pas à Pontigny* relaie pour une génération le *tu n'iras pas à Montparnasse* des habitants de Montmartre.

Le reste est labeur éditorial. Dès avril 1921, Max Jacob demande à Gaston Gallimard : « Puis-je vous demander, cher Monsieur, des nouvelles de mes "nouvelles"²⁷ ? » Les nouvelles ont cette vertu, avec les fantaisies, de faire patienter un éditeur qui voudrait un roman²⁸, pendant que la revue garde sur « un tas de poèmes en vers tout frais pondus²⁹ » un silence qui fait craindre à leur auteur l'échec — un échec relatif, puisque les mêmes poèmes risquent fort d'avoir été envoyés par Max Jacob à Jean Paulhan et à Florent Fels³⁰. Malgré tout, Gaston Gallimard cherche à valoriser le nom de Max Jacob, par exemple en lui suggérant de prendre contact avec Delacre, qui monte un théâtre à Bruxelles, et pourrait jouer *Truands toujours, ruffians jamais !* ou *Trois nouveaux figurants au Théâtre de Nantes*, tous deux joués naguère par Bertin³¹. Une feuille de publicité pour les livres de Max Jacob est dressée au début de l'année 1923, mais annonce deux livres pour lesquels aucun contrat n'a encore été signé, *Visions infernales* (dont Jacob réclamera bientôt les épreuves³²) et *Tableau de la bourgeoisie*³³ — *alias*

*Tableau de la bourgeoisie par une ancienne bourgeoise*³⁴, finalement publié sans l'aval de l'auteur, perdu dans des corrections sans fin. À partir de juin 1923, une autre logique apparaît brièvement, celle d'un directeur de collection, en la personne de Roger Allard, directeur de la collection des « Tableaux contemporains », où *Tableau de la bourgeoisie* doit paraître, parallèlement à une édition partielle, mais illustrée par Raoul Dufy, du même titre³⁵. Max Jacob, un rien jaloux, craint que ses secrets de fabrication ne soient dévoilés au peintre. Les contrats sont pourtant bientôt entre ses mains, qui les renvoie signés en en conservant sagement les doubles³⁶.

Alors commence une magnifique campagne de reconquête. Gaston Gallimard se montre soucieux de rassembler sous la même enseigne les œuvres de Max Jacob, dispersées chez plusieurs éditeurs. Pour cela, il n'a nullement besoin de Paulhan. Pour *Phanérogame*, Gallimard sait par Roland Saucier que cet ouvrage est édité par l'écrivain lui-même et lui appartient³⁷, comme *Le Cornet à dés* et *La Côte*³⁸. Inutile donc de faire le crocodile, comme avec les frères Émile-Paul chargés du *Terrain Bouchabal [sic]*³⁹ : « Si j'avais plusieurs romans de vous à mon catalogue je pourrais faire un effort de publicité qu'un seul permet difficilement. Il est ainsi un peu fâcheux pour vous que votre œuvre soit ainsi éparpillée chez plusieurs éditeurs. Je voudrais petit à petit la reprendre⁴⁰. » Jacob adhère au projet unitaire de Gallimard (« cette mutation me tient au cœur », écrit le romancier à son éditeur) et promet d'écrire aux Émile-Paul quand Gaston Gallimard lui demandera de le faire⁴¹. Ils seront contraints de répondre que cette substitution d'éditeur n'est pas possible au dernier moment, alors que le représentant a déjà pris les commandes en librairie, l'annonce déjà faite à la *Bibliographie de la France*, et le tome premier déjà broché⁴². Le même titre annoncé chez un éditeur et publié chez un autre, l'invraisemblable pas-de-clerc n'était pas loin, même si Gaston Gallimard assure à Max Jacob : « Ne doutez pas que je tiens à être toujours et très exactement d'accord avec vous. Je voudrais que vous n'ayez jamais à regretter de m'avoir pour éditeur⁴³. » Mais c'est bien sur le terrain de la publicité que se fondait explicitement la démarche de Gaston Gallimard : « J'aurais aimé pouvoir faire un effort de publicité sur plusieurs romans de vous à la fois⁴⁴. » Une démarche comparable est lancée en direction de Georges Crès, pour cession des droits de *Cinématoma*, dès que l'édition de la première Sirène, que Crès est chargé de vendre, sera épuisée⁴⁵. Le contrat, traité en 1919, appartient aux affaires de la première Sirène⁴⁶ et est peut-être entre les mains de son auteur⁴⁷. La nouvelle administration de la Sirène finit par accepter, sur l'insistance de Georges Crès, la cession gratuite des droits de réimpression de *Cinématoma*, « à la condition », précise Gaston Gallimard à l'administrateur,

« que vous repreniez les exemplaires existants de cet ouvrage (avec une remise de 40 %)⁴⁸. » Gaston Gallimard accepte immédiatement les conditions de Georges Crès, et demande seulement que soit portée à 50 % la remise prévue à 40 % : « Car je devrai moi-même faire une remise aux libraires à qui je vendrai ces exemplaires et cela en plus des frais de publicité nécessaires pour faire savoir que c'est la *N.R.F.* qui vend désormais cet ouvrage⁴⁹. » Il semble que Roland Saucier ait déjà averti Max Jacob de la conclusion de cet accord, au moment où Gaston Gallimard lui écrit : « Et maintenant, cher ami, j'aimerais bien que vous me disiez quand vous pourrez me donner un nouveau roman. Je sais bien que vous devez en donner un à Kra⁵⁰. » Mais Édouard Gauthier, chargé des intérêts de la *Sirène*, n'a pas accepté l'augmentation de la remise⁵¹, obligeant la maison Gallimard à se contenter de la remise de 40 %, en réalité « en balance » avec un règlement inverse de Crès à Gallimard, pour une édition illustrée d'un ouvrage de Jules Romains⁵². Détails sordides ? Rien de l'édition ne se fait sans tractation, fût-ce au sujet de Max Jacob.

Mais l'écrivain semble jouer le jeu, par exemple lorsqu'il consulte Gaston Gallimard au sujet d'une demande de Florent Fels, qui souhaiterait republier *Le Cornet à dés*, non sans ajouter que le titre ne lui est plus guère précieux, puisqu'il a « en manuscrits le triple de ce qu'il contient de poèmes⁵³. » Il ne s'agit que de donner à Stock le droit d'en tirer des exemplaires à bon marché, précise Jacob à l'adresse de Gaston qui s'en inquiète : « Ce droit est renouvelable et nous pourrions l'arrêter quand nous serons arrivés au *Cornet à dés* dans la reprise de mes œuvres⁵⁴. » Un an plus tard, c'est *La Revue de Paris* qui fait à Max Jacob une offre pour un feuilleton : « J'ai répondu comme il sied mais en leur demandant le temps de la réflexion – en réalité le temps de vous consulter⁵⁵. » « Je n'y vois aucun inconvénient », répond Gaston⁵⁶. Car un contrat avec droits réguliers, c'est aussi comme un fil à la patte. Parfois, le silence de Gaston Gallimard vaut consentement, comme lorsque Max Jacob envisage de donner des extraits de *Tableau de la bourgeoisie* aux revues *Sélection* et *Philosophies*⁵⁷. Ailleurs, s'agissant de la Cité des Livres, l'éditeur refuse, au bord du bougonnement : « S'il me donnait davantage à imprimer je pourrais être moins exclusif⁵⁸. » En 1925, un ouvrage collectif, et de luxe, publié par Léon-Pierre Quint chez Simon Kra, reçoit l'aval pour trente pages de Max Jacob. L'auteur semble jouer le jeu, puisque Gallimard, tout à sa reconquête, est peiné d'apprendre qu'un livre de Jacob doit paraître chez Paul Budry, *La Petite Garde-Barrière*, « recueil de bouffonneries qui a été emporté jadis à Bordeaux par Rivière et rapporté par lui⁵⁹ ». Un « manuscrit refusé par la *N.R.F.* » peut bien être publié ailleurs qu'aux éditions, pense Max Jacob, non sans raisons⁶⁰, tout en s'ouvrant à Gaston d'une

autre proposition de Kra, qui concerne cette fois soixante pages d'un cahier de poèmes : « Je pense que vous vous intéressez moins à mes vers qu'à ma production en prose⁶¹. » Mais Gaston persiste : « En effet, je serai très désireux de reprendre petit à petit vos différents ouvrages et les grouper tous sous une même couverture⁶². » Ou encore : « Laissez-moi vous dire que je suis persuadé que ce n'est qu'en ayant un certain nombre d'ouvrages de vous à mon catalogue, et en particulier des romans, que je pourrai faire l'effort nécessaire de lancement qui vous fera gagner alors réellement et régulièrement de l'argent⁶³. » La césure entre poèmes et romans semble contenter Max Jacob : « La partie poétique m'est assez rapidement naturelle pour ne pas retarder le reste et m'est assez chère pour que je lui cherche des débouchés⁶⁴. » Une note interne du 31 juillet 1923 indique qu'il est possible de reprendre chez Kahnweiller *Saint Matorel*, *Les Œuvres mystiques et burlesques de Matorel*, *Le Siège de Jérusalem*. Mais il faut y ajouter *La Couronne de Vulcain*, « dix ou douze pages » parues en 1909 dans la revue *Pan*, conservées par Kahnweiller, et pour laquelle Max Jacob n'avait « pas cru devoir pour un conte, et déjà paru solliciter l'autorisation de son éditeur⁶⁵ ». Gaston Gallimard finit par proposer à l'auteur de venir lui-même à Saint-Benoît-sur-Loire : « Ce serait une journée de repos pour moi, en même temps qu'un agrément. [...] J'ai beaucoup de choses à vous dire ; je voudrais m'entendre avec vous de manière définitive, afin de vous donner le plus de tranquillité possible, et régler la question de la réédition de vos ouvrages précédents⁶⁶. » Gaston Gallimard et Roland Saucier font donc le voyage, voient monsieur l'abbé – visite dont Max Jacob garde « le meilleur souvenir⁶⁷. » Un contrat général est finalement signé, qui permet à Gaston Gallimard de relancer Guy de Pourtalès, au sujet de la reprise de *La Défense de Tartufe*, publiée par la Société littéraire de France⁶⁸ mais repris par Crès⁶⁹ ; puis Sant'Andréa, au sujet du *Cabinet noir*⁷⁰, dont le calibrage inquiète⁷¹, si bien que Jean Paulhan se fait le relais de Gaston auprès de Jacob, qui serait « gentil » d'étoffer le volume d'une cinquantaine de pages⁷² avant sa reprise chez Gallimard⁷³ ; Altounian enfin, pour *Les Alliés sont en Arménie* (chez l'auteur, 1916) et André Lefèvre pour *Matorel en province* paru chez Vogel⁷⁴. La reprise de *L'Homme de chair et l'homme reflet* aux éditions du Sagittaire est plus tardive⁷⁵, comme celle des divers Matorel⁷⁶.

C'est dire que la situation éditoriale de Max Jacob est assez simple : de son propre mouvement, imprévoyant par nécessité, il a jeté son œuvre dans une dispersion telle que Gaston Gallimard, qui ne veut y voir aucune heureuse dissémination, ne parvient que partiellement à la réduire. Mais en deux ans de campagne obstinée, l'éditeur a obtenu ce qu'il voulait : la cession des droits de réédition pour tous les ouvrages passés de Max Jacob. Cela lui permet d'envisager un

ordre de reprises : *Cinématoma* d'abord, puis *Le Cabinet noir*⁷⁷. Mais les rééditions épuisent l'auteur, obligé de relire, corriger, augmenter : « Je m'autoriserais volontiers un mois de vacances dont ma santé a besoin maintenant⁷⁸. » Max Jacob est sollicité pour écrire un prière d'insérer pour les *Poésies complètes* de Jean Cocteau, qu'il envoie en effet⁷⁹.

Pour en terminer avec la topique de la relation entre l'auteur et l'éditeur, une brouille survient à point nommé, fondée sur « des humiliations inattendues et peu explicables si mon désir de concorde ne l'avait fait depuis longtemps⁸⁰ » : « Cher ami, / J'apprends que vous n'êtes pas content de moi. Me croirez-vous si je vous dis que j'en suis réellement attristé⁸¹. » Une brouille puis une baroquerie, lorsque l'antifasciste Nino Frank (1904-1988), du monastère de Saint-Benoît, propose la traduction d'un nouveau livre de Mussolini ! « Connaissez-vous cette personne et pourriez-vous me dire ce qu'il en est », demande donc Gaston à Max Jacob⁸². Une baroquerie puis un manuscrit perdu, comme cette deuxième partie du *Cabinet noir*, que Gaston Gallimard réclame encore à Max Jacob, alors qu'il l'a déjà reçue. L'incident est bientôt clos⁸³.

Le comptoir d'édition réunit sous le titre de *Roi de Béotie* : un titre qui joue avec le lieu commun, et traite le mythe orphique sur le mode musical, par allusion au grand air de l'acte II d'*Orphée aux Enfers* d'Offenbach. Il reste que le recueil n'est passé auprès de Gaston Gallimard que par l'humour de Gabory et que la position de Max Jacob auprès de la maison est à nouveau fragilisée par l'opposition de Paul Claudel⁸⁴. En même temps, il serait caricatural de présenter Paulhan comme le poisson-pilote des avant-gardes qui aurait justement saisi ce qui aurait échappé à Jacques Rivière. Pour favorable qu'elle soit à Paulhan, cette image ne tient simplement pas debout. Chacun en effet dans ces correspondances prend soin de mentionner les autres.

Pour autant, le rôle de Jacob dépasse de loin la sphère de la revue. La diffusion de son œuvre dans de multiples petites revues contribue à la présence de son nom et cause une sorte d'éclatement de cette présence. Sa ressemblance avec Paulhan sur ce point est frappante : à l'exception de la fonction de directeur d'une revue-phare, qu'il ne cherche pas à assumer, et de sa longue absence de Paris, qui fait contraste avec la longue présence de Paulhan, Max Jacob partage avec lui l'étoilement des correspondances. « Max avait l'air de cloisonner ses relations : il était rare qu'il parle à certaines de ses connaissances du nombre infini des autres⁸⁵. »

Mais c'est bien sous l'autorité de Paulhan qu'apparaît dans la revue une étude de Jean Cassou sur Max Jacob, signe d'une légitimité mieux assurée⁸⁶. De même, Paulhan choisit dans une étude de Robert Guiette les pages dans lesquelles il s'efface « le mieux devant [son] modèle⁸⁷ » ; les extraits en courent dans la presse jusque dans *Je suis partout*⁸⁸. Auparavant, Paulhan soutient son ami Franz Hellens qui mène à bien un magnifique numéro du *Disque Vert* tout entier consacré à Max. Écrire à Max, faire écrire Max, laisser Max écrire ne serait rien si la nécessité ne se faisait sentir de parler de Max.

Paulhan doit aussi jouer le rôle du médiateur, entre Max Jacob et Marcel Jouhandeau : « Cher Max/ Je t'en prie, viens déjeuner jeudi avec Jouhandeau (qui m'a tout expliqué, qui n'a certes rien voulu dire qui fût pénible à Jean Cocteau, ou à toi. Mais il t'expliquera tout.) Ton train part à midi 2 de la gare du Luxembourg. Ne descends qu'au terminus, à Sceaux-Robinson – où je t'attendrai impatientement/ Jean / Jouhandeau t'aime beaucoup. Tu serais vraiment cruel et méchant, si tu refusais⁸⁹. »

L'alternative des incidents et des demandes de pardon ne parvient pas toujours à constituer la ligne claire d'un dessin continu. Le poète désigne parfois des portes qui ne s'ouvrent pas immédiatement⁹⁰. Mieux vaut donc laisser à cette relation ses lacunes et sa précarité, plutôt que de les remplir par la fausse plénitude d'un discours factice. C'est donc de l'intérieur de cette précarité que je revendique, moi, Bernard Baillaud, heureusement condamné à trotter benoîtement sur les traces d'Anne Kimball — et puisse Hermès sur ce chemin ne m'avoir pas été trop défavorable – la liberté de me taire, de m'en aller et de ne pas conclure.

NOTES

- ¹ Voir les trois pages en deux feuillets d'une « Étude graphologique de Max Jacob » déposée avec le dossier Max Jacob. Fonds Jean Paulhan, IMEC.
- ² JACOB Max, PAULHAN Jean, *Correspondance 1915-1941*, correspondance annotée et présentée par Anne Kimball : Paris Méditerranée, 2005, lettre du 11 décembre 1926, p. 119.
- ³ Lettre du docteur Georges Desse à Jean Paulhan, 4/ 12/ [19]57. Les cérémonies ont eu lieu les samedi et dimanche 14 et 15 juin 1958, fonds Jean Paulhan, *op. cit.*
- ⁴ *Hommage à Max Jacob*, Quimper, Musée des Beaux-Arts, 17 juin-15 août 1961, n. p.
- ⁵ JACOB Max, PAULHAN Jean, *Correspondance 1915-1941*, *op. cit.*, lettre du 24 octobre 1941, p. 260.
- ⁶ *Ibid.*, lettre du 31 déc. 1936, p. 229.
- ⁷ Lettre de Franz Hellens à Jean Paulhan, lettre du 23 avril [1926], fonds Jean Paulhan, *op. cit.*
- ⁸ *MJ*, lettre du 17 juillet [1923], p. 63.

- ⁹ Lettre d'Albert Uriet à Jean Paulhan, lettre du 16 de 9- 1915, fonds Jean Paulhan, *op. cit.*
- ¹⁰ JACOB Max, PAULHAN Jean, *Correspondance 1915-1941, op. cit.*, lettre de Max Jacob à Albert Uriet du [2 octobre] 1915, p. 25.
- ¹¹ PAULHAN Jean, « Les Mots-de-Science, poésies malgaches », *Les Soirées de Paris*, n° 17, juin 1913, pp. 160-164.
- ¹² Lettre de Jacques Rivière à Jean Paulhan, du 21 VII [19]20, fonds Jean Paulhan, *op. cit.*
- ¹³ JACOB Max, « Bonnes intentions », *N.R.F.*, n° 85, 1^{er} octobre 1920, pp. 489-495.
- ¹⁴ JACOB Max, « Lettres avec commentaires », *N.R.F.*, n° 91, 1^{er} avril 1921, pp. 385-400.
- ¹⁵ Lettre dactylographiée de Gaston Gallimard à Max Jacob, 29. 4. 1920, archives Gallimard.
- ¹⁶ *Idem.* Lettre manuscrite de Max Jacob à Gaston Gallimard, « Sainte-Maxime s/ mer (Var)/ Grand Hôtel/ le 8 mai 1920 ».
- ¹⁷ Lettre d'Amédée Ozenfant à Jean Paulhan, 15 novembre 1917, fonds Jean Paulhan, *op. cit.*
- ¹⁸ *Idem.*, lettre du 5 mai 1919 et pour une remémoration, lettre du 3 octobre 1955.
- ¹⁹ *Idem.*, lettre du 12 février 1918.
- ²⁰ JACOB Max, PAULHAN Jean, *Correspondance 1915-1941, op. cit.*, « Cher Jean » et s. d. [1938], p. 246.
- ²¹ Lettre manuscrite de Max Jacob à Gaston Gallimard, s. d., archives Gallimard.
- ²² *Idem.*, lettre du 10 nov. 25.
- ²³ Lettres de Jacques Rivière à Jean Paulhan, 8 décembre 1919 et 30. 12. 1919, fonds Jean Paulhan, *op. cit.*
- ²⁴ JACOB Max, *Art poétique, O.*, p. 1355.
- ²⁵ PAULHAN Jean, *Les Fleurs de Tarbes*, Gallimard, 1941. Rééd. O. C. présentées par Bernard Baillaud : Gallimard (collection Blanche), tome III, 2011.
- ²⁶ « Ne parlons pas de Pontigny », tranche Max Jacob en dédiant à Pierre Meaugé, en septembre 1936, une photographie de « Max au chapeau ».
- ²⁷ Lettre manuscrite de Max Jacob à Gaston Gallimard, s. d., archives Gallimard.
- ²⁸ *Idem.*, lettre du 10 nov. [19]25.
- ²⁹ JACOB Max, *Lettres à Florent Fels suivies de textes inédits de Max Jacob*, correspondance présentée et annotée par Maria Green, Mortemart : Rougerie, 1990, lettre du 6 septembre 1921, p. 57.
- ³⁰ *Ibid.*, p. 58.
- ³¹ Lettre dactylographiée de Gaston Gallimard à Max Jacob, 18. 10. 1921, puis lettre manuscrite, de Max Jacob à Gaston Gallimard, du 28 déc. 1921, archives Gallimard.
- ³² *Idem.*, lettre du 11 fév. 1924.
- ³³ *Idem.*, lettre du 2 mars 1923.
- ³⁴ *Idem.*, lettre du 29 janv. 24.
- ³⁵ Lettres dactylographiées de Roger Allard à Max Jacob du 13. 6. [19]23, puis de Gaston Gallimard au même (20. 6. [19]23), archives Gallimard.
- ³⁶ *Idem.* Lettre manuscrite de Max Jacob à Gaston Gallimard, 9 avril 1923.
- ³⁷ *Idem.* Lettre manuscrite de Gaston Gallimard qui en demande confirmation à Max Jacob par courrier le 20. 6. [19]23 ».
- ³⁸ *Idem.* Lettre manuscrite de Max Jacob à Gaston Gallimard, 22 juin 1923.
- ³⁹ *Idem.* Double de la lettre dactylographiée du 9. 5. [19]23 de Gaston Gallimard à Émile-Paul.
- ⁴⁰ *Idem.* Double de la lettre dactylographiée du 12. 5. [19]23 de Gaston Gallimard à Max Jacob.
- ⁴¹ *Idem.* Lettre manuscrite de Max Jacob à Gaston Gallimard, 13 mai [19]23.
- ⁴² *Idem.* « Mon cher Confrère », lettre dactylographiée d'Émile-Paul frères à Gaston Gallimard, 15 mai 1923. La lettre manuscrite de Max Jacob à Gaston Gallimard du 16 mai 1923 confirme ce refus d'Émile-Paul.

- ⁴³ *Idem.* Lettre dactylographiée de Gaston Gallimard à Max Jacob, 15 mai 1923, *op. cit.*
- ⁴⁴ *Idem.*, 18. 5. [19]23.
- ⁴⁵ *Idem.* Lettre dactylographiée de Gaston Gallimard à Georges Crès, 22. 5. [19]23.
- ⁴⁶ *Idem.* Lettre du directeur général des éditions de La Sirène à Gaston Gallimard, 25 octobre 1923.
- ⁴⁷ *Idem.* Lettre de Gaston Gallimard à Max Jacob, 15. 10. [19]23.
- ⁴⁸ *Idem.* Lettre dactylographiée de l'administrateur d'Émile-Paul frères à Gaston Gallimard, 29 mai 1923. Le stock restant est alors de 267 exemplaires sur Vergé Anglais et 7 exemplaires sur papier de Corée.
- ⁴⁹ *Idem.* Lettre dactylographiée de Gaston Gallimard à Georges Crès, 1. 6. [19]23.
- ⁵⁰ *Idem.* Lettre dactylographiée de Gaston Gallimard à Max Jacob, 8. 6. [19]23.
- ⁵¹ *Idem.* Lettre dactylographiée des éditions Georges Crès à Gaston Gallimard, 29 juin 1923.
- ⁵² *Idem.* Lettre dactylographiée de Gaston Gallimard à Georges Crès, 3. 7. [19]23.
- ⁵³ *Idem.* Lettre manuscrite de Max Jacob à Gaston Gallimard, 7 juillet [19]23.
- ⁵⁴ *Idem.*, 2 avril 1923.
- ⁵⁵ *Idem.*, 17 mai [19]24.
- ⁵⁶ *Idem.* Lettre dactylographiée de Gaston Gallimard à Max Jacob, 22. 5. [19]24.
- ⁵⁷ *Idem.* Lettre manuscrite de Max Jacob à Gaston Gallimard, 15 nov. 1924.
- ⁵⁸ *Idem.* Lettre de Francis Carco à Gaston Gallimard, 11 juillet 1925 et, pour la citation, réponse de l'éditeur, le 16. 7. [19]25. Lettre enfin de Gaston Gallimard à Max Jacob, 16. 7. [19]25.
- ⁵⁹ *Idem.* Lettre manuscrite de Max Jacob à Gaston Gallimard, 2 avril 1923.
- ⁶⁰ *Idem.*, 7 août 1923. Gaston Gallimard accorde d'ailleurs ce point à Max Jacob : « J'ignorais que c'était *La Petite Garde-Barrière* que vous donniez à Budry » (lettre dactylographiée du 23. 8. [19]23).
- ⁶¹ *Idem.* Lettre manuscrite de Max Jacob à Gaston Gallimard, 7 août 1923.
- ⁶² Lettre dactylographiée de Gaston Gallimard à Max Jacob, 31. 7. [19]23 ».
- ⁶³ *Idem.*, 23. 8. [19]23. »
- ⁶⁴ *Idem.* Lettre manuscrite de Max Jacob à Gaston Gallimard, 29 août [1923].
- ⁶⁵ *Idem.*, lettre du 24 novembre 1923, puis lettre du 15 nov. 1924.
- ⁶⁶ *Idem.* Lettre dactylographiée de Gaston Gallimard à Max Jacob, 20. 10. [19]23.
- ⁶⁷ *Idem.* Lettre manuscrite de Max Jacob à Gaston Gallimard, 2 nov. [19]23.
- ⁶⁸ *Idem.* Lettre dactylographiée de Gaston Gallimard à Guy de Pourtalès, 26. 10. [19]23.
- ⁶⁹ *Idem.* Lettre manuscrite de Guy de Pourtalès à Gaston Gallimard, 2 nov. [19]23.
- ⁷⁰ Lettre dactylographiée de Gaston Gallimard à Max Jacob, 31. 10. [19]23. Max Jacob se serait écrié : « Maintenant, mes enfants, ça y est ! C'est la gloire ! (et d'une autre voix :) Mais Paulhan a enlevé le meilleur... » (ÉMIÉ Louis, *Dialogues avec Max Jacob* : Corrêa-Buchet Chastel – coll. Mises au point dirigée par Louis Perche –, 1954, p. 108. – Rééd. Bordeaux : Le Festin, 1994, p. 102).
- ⁷¹ JACOB Max, PAULHAN Jean, *Correspondance 1915-1941*, *op. cit.*, « Vendredi [février 1927] » : « Je te promets un succès plus grand que ceux d'Anatole France, et la fortune », p. 123.
- ⁷² *Ibid.*, lettre du 4 mars 1927, p. 125.
- ⁷³ Lettres manuscrites de Max Jacob à Gaston Gallimard, 2 nov. [19]23, 4 mars [19]24 et du 25 avril 1924. Voir la lettre de Gaston Gallimard à Max Jacob du 19. 4. [19]24 : « L'édition de la librairie de France a 107 000 lettres. Il faudrait y joindre 150 lettres. (je compte comme lettres les blancs entre les mots. Gaston Gallimard assure encore à Max Jacob : « Si je n'avais pas repris aux Marges pour vous être agréable les exemplaires restants du *Cabinet noir*, j'aurais pu le réimprimer il y a longtemps » (lettre du 15. 5. [19]28, archives Gallimard).
- ⁷⁴ *Idem.* Lettre manuscrite de Max Jacob à Gaston Gallimard, 7 nov. [19]23.

- ⁷⁵ *Idem.* Lettre dactylographiée de Gaston Gallimard à Max Jacob, 27 mars 1933.
- ⁷⁶ *Idem.* Lettre dactylographiée de Gaston Gallimard à Henri Kahnweiler, 27 avril 1934.
- ⁷⁷ *Idem.* Lettre dactylographiée de Gaston Gallimard à Max Jacob, 8. 11. [19]23.
- ⁷⁸ *Idem.* Lettre manuscrite de Max Jacob à Gaston Gallimard, 9 juillet [19]24.
- ⁷⁹ *Idem.* 5 janvier 1925.
- ⁸⁰ *Idem.* 19 mars 1923.
- ⁸¹ *Idem.* Brouillon d'une lettre de Gaston Gallimard à Max Jacob, 10/ 3/ [19]23.
- ⁸² *Idem.* 3. 3. [19]23.
- ⁸³ *Idem.* 19. 11. [19]24.
- ⁸⁴ Cette fragilisation réapparaîtra plus tard, dans les discussions autour d'un éventuel « Pléiade » Max Jacob.
- ⁸⁵ Préface de Marcel Béalu dans JACOB Max, *Lettres à Pierre Minet*, correspondance annotée et présentée par Anne S. Kimball, Quimper : Calligrammes, 1988, p. 7.
- ⁸⁶ CASSOU Jean, « Max Jacob et la liberté », *La NRF*, n° 175, 1^{er} avril 1928, pp. 454-463. Cette note n'est pas évoquée dans la correspondance de Jean Cassou à Jean Paulhan.
- ⁸⁷ Lettre de Robert Guiette à Jean Paulhan, 29 novembre 1934 (archives Gallimard). Robert Guiette reçoit les tirés-à-part au moment où il perd sa mère et en envoie un exemplaire à Jean Cassou.
- ⁸⁸ Non signé, « Les débuts de Max Jacob », *Je suis partout*, 5^e année, n° 199, samedi 13 septembre 1934, p. 5.
- ⁸⁹ JACOB Max, PAULHAN Jean, *Correspondance 1915-1941*, *op. cit.*, « Samedi ».
- ⁹⁰ JACOB Max, *Conseils à un jeune poète*, *O.*, p. 1701 et 1705.